

## Un spectre hante le Grand-Palais transformé pour cinq jours en temple de l'écriture : c'est celui de la télévision

La publication de notre ensemble spécial consacré aux « écrivains sauvages », à l'occasion du Salon du Livre, se veut en prise directe avec l'un des débats les plus explosifs et pourtant les plus occultés de cette fin de siècle.

Le rite désormais annuel de la célébration du livre, de sa production et de sa diffusion, prend en effet, soudain, la signification d'une manifestation de résistance de la civilisation de l'écrit contre l'impérialisme du son et surtout de l'image. A l'intérieur de cette résistance, les écrivains « sauvages », ceux qui chérissent le silence, représentent le dernier carré.

Bien sûr, dès qu'un imprudent s'avise de soulever le débat, il se trouve mille ténors, ivres de modernité, pour assener les litanies d'usage sur les pourfendeurs d'un progrès dont il est établi qu'on ne saurait l'arrêter, sur les briseurs de machines au XIX<sup>e</sup> siècle, et sur les réactions primitives des conducteurs de diligence contre les locomotives.

Il convient donc d'abord de débayer le terrain. Il y a deux réponses à ces nouveaux Messieurs Homais de l'audiovisuel, à ces procureurs dénonciateurs des grandes peurs de fin de millénaire, pour qui la crainte du sida et l'interrogation sur la télévision relèvent de la même mentalité prélogique, de la même pensée primitive, du même âge théologique.

La première réponse, c'est que depuis la découverte de la fission de l'atome, et depuis l'apparition du génie génétique, ce sont les savants eux-mêmes qui, pour la première fois dans l'histoire de la science, recommandent non seulement de contrôler le progrès mais bel et bien, dans certains domaines, de l'arrêter.

La seconde réponse, c'est qu'il ne s'agit nullement de boudier si peu que ce soit le développement de l'audiovisuel, la vanité d'un tel donquichottisme n'échappant à personne, mais d'imaginer et d'inventer les retombées de ce phénomène, en forme d'éventuelles menaces sur l'écrit.

Noter l'importance relative que conserve la chose écrite dans la vie d'un homme et, pour commencer, dans celle d'un enfant ; observer que le cinéma, le roman-photo, la bande dessi-

née, la radio et la télévision suscitent l'apparition d'une mythologie mille fois plus familière et contraignante que celle des héros de « l'Illiade » et de la Bible, de Socrate et Shakespeare, ou de Cervantes et Dostoïevski, c'est tout simplement ouvrir les yeux et les oreilles, c'est capter les signes annonciateurs de temps nouveaux.

D'ailleurs, il est significatif qu'à propos de la privatisation de TF 1 un certain nombre de personnalités du monde de l'édition ont été sollicitées (et ont accepté sans hésitation) d'affirmer leur foi dans la chaîne « libérée » pour servir le bien, le beau, le vrai, mais aussi l'écrit. On nous promet tout sur la Une, c'est le slogan. Mais on prend soin de nous y promettre aussi la défense du livre — preuve que la question se pose.

Sur l'avenir de la télévision, je me garderai d'un jugement quelconque, n'ayant pas la compétence même pour justifier des préventions possibles. A vrai dire, je suis prêt, fasciné par mon poste, ébloui et stupéfait depuis toujours par la puissance de l'image, et bon public que je suis déjà, à adopter les visions chevauchantes de Guy Scarpetta et de Bernard-Henri Lévy (1). Si je ne partage pas leur optimisme quant à l'efficacité de certains grands débats intellectuels lorsqu'ils seront entrelardés de spots publicitaires, je veux bien attendre avec eux sur les ondes les aubes triomphantes des sociétés de l'avenir. Mais constater, encore une fois, que la référence planétaire et commune à l'écrit risque d'être abandonnée, signaler un changement historique au moment où il se produit, ce n'est pas manifester une réaction, c'est formuler un diagnostic.

D'autant que la religion de l'écrit a eu déjà et souvent ses hérétiques. Roger Caillois, dans l'un de ses livres et peut-être le meilleur, « le Fleuve Alphée », a raconté comment, après avoir tout appris de ses grands-parents alphabètes (tandis qu'il était élevé dans une ferme pendant la guerre de 14-18, et qu'il ne restait plus à l'arrière, près des enfants, que des vieillards et des femmes incultes), il a ensuite tout désappris à l'école en bénéficiant de l'enseignement de la lecture et de l'écriture.

Il dit qu'il connaissait auparavant le nom des fleurs et celui des arbres ; qu'il savait attendre l'apparition des étoiles, la course des astres, la direction des vents, le rythme des saisons ; qu'il appelait les oiseaux par leur nom, appréciait les différentes senteurs de la terre et qu'il avait ainsi l'impression d'accompagner chaque jour la création d'un monde.

Normalien, agrégé, universitaire, linguiste, et directeur de « Diogène » — la revue de l'Unesco —, Caillois en était arrivé, vers le tard, à comparer cette parenthèse de sa vie à ce fleuve grec qui, dans la mythologie, avait le pouvoir de traverser la mer Ionienne sans y mêler ses eaux. On dira que c'est ici davantage un procès de l'enseignement qu'une mise en cause de l'écriture. Mais quel éloge de la tradition orale ! Au début était le Verbe ; non l'écrit.

L'écrit est venu après. Et dès qu'il a été sacralisé, il a distingué son ennemi : il a fait la guerre à l'image, déjà dotée de tous les sortilèges. Il ne faut pas tout confondre mais il n'est tout de même pas indifférent qu'une certaine religion se réclamant du Livre se soit aussitôt accompagnée de la condamnation des idoles —

### **Ne feignons pas d'ignorer qu'un conflit séculaire oppose l'image à l'écrit**

c'est-à-dire des représentations imagées du divin. L'interdit a été, pour la première fois, brisé par les apôtres Jacques et Paul afin d'attirer vers le christianisme les païens habitués à vénérer les idoles. Contrairement à l'esprit de l'injonction de Dieu à Moïse, on leur accordait le droit de peindre des images à la condition qu'elles fussent pieuses. La nécessité de propager l'Évangile, c'est-à-dire la Bonne Nouvelle, a ainsi fait naître le prosélytisme et la publicité.

Trois fois par la suite l'iconoclastie (au sens littéral du mot) a été réimposée et les images en tout cas interdites dans les lieux du culte : au IV<sup>e</sup> siècle, au synode d'Évira, en Espagne ; au VIII<sup>e</sup> siècle à Byzance ; au IX<sup>e</sup> à Turin, sans parler des cathares, puis de la Réforme. Chaque fois, les résistances étaient furieuses tant était enraciné le besoin de l'image. Ne nous plaignons pas des transgressions : les premières furent géniales, les prodigieuses bandes dessinées de Giotto à Padoue, de Piero della Francesca à Arezzo, de Signorelli à Orvieto. Les musulmans ont été les plus fidèles à l'interdit mosaïque en se réfugiant dans les enluminures du Coran. L'image entièrement stylisée était condamnée à servir le Livre.

Dira-t-on qu'il y a peu de rapport entre les